

Enfin, le grand jour est arrivé !

Quelle chance elles vont avoir, nos filles ! Quatre personnes à leur chevet pour les accueillir en ce monde : Mary¹, Richard son mari, Doc et moi.

Mary, comme à l'habitude, a l'air détendue et souriante quoiqu'un peu stressée à l'idée de la césarienne programmée, mais heureuse de la proche délivrance (notons au passage qu'en américain, « *accouchement* » se dit « *delivery* » ce qui signifie, clin d'œil dans notre histoire, « distribution, livraison », mais aussi évoque la... délivrance ! Elle a tenu à conduire elle-même la voiture, malgré son ventre plus que proéminent, comme elle l'a toujours fait ces derniers mois.

Richard se fait très discret, comme pour ne pas nous déranger. Il est chaleureux avec sa femme, soulagé que cela se termine, probablement éprouvé par ces derniers mois de la grossesse de Mary, il faut bien le dire.

Pendant la préparation de Mary pour la césarienne - un peu moins d'une heure -, il reste auprès d'elle, tandis que je me tiens un peu en retrait, par pudeur, par crainte de les déranger.

Tout cela me dépasse tellement, que l'espèce de barrière psychologique plaquée depuis des mois entre mes émotions et moi menace très sérieusement de s'écrouler.

Le moment est enfin arrivé, dans quelques heures, quelques minutes, nous allons (enfin) tenir nos enfants dans nos bras ! Pas un seul instant, je ne doute que les choses se passeront bien : le destin ne peut pas nous abandonner maintenant. Je le sais, je le sens, exactement comme si c'était moi qui les avais portés dans mon ventre, ces deux bébés, si chers et si désirés ! Je les aime tant déjà. Je me dis qu'ils vont certainement réparer ce que la nature m'a imposé lors de ma naissance, à savoir l'absence d'utérus. Ce n'est donc pas Mary qui est allongée sur ce lit, c'est moi, une partie de moi... Hébétée par le manque de sommeil, le bonheur et l'angoisse, je ne trouve pourtant rien de poétique à tout cela. J'attends seulement, comme toujours, depuis le début de cette aventure. J'attends qu'elles crient, enfin, pour me prouver qu'elles vivent, pour effacer les souffrances de mes cris retenus pendant si longtemps.

Je vois Mary qui me sourit par dessus le rideau qui sépare son corps en deux, prête pour la césarienne. Je lui trouve tellement de courage et d'abnégation, je me sens si redevable, envers elle... Comment lui rendre ne serait-ce qu'une parcelle de ce qu'elle me donne en ce moment ?

Soudain - je ne sais plus qui a dit « *ça y est !* » - j'entends le docteur Steel annoncer qu'il va extraire l'un des bébés. Et Richard me demande de me tenir prête avec l'appareil photos et la caméra. Et soudain **j'entends un cri de bébé**, MON bébé, un cri un peu étouffé, mais bien réel, et je me sens envahie d'une grande joie, une joie immense, et d'une grande fierté.

¹ Notre gestatrice

Et soudain, je vois d'abord une tête puis tout un corps, tout petit, si petit ! Ce corps est si petit, si vulnérable, tout recroquevillé, mais où sont ses trois kilos annoncés ?

Les infirmières me le tendent pour que je le prenne dans les bras, et - si vite, en quelques secondes à peine - me tendent les ciseaux pour que je coupe le cordon ombilical, après avoir voulu les tendre à Richard, qui décline l'invitation (*non, non, ce n'est pas moi le père !*). Ouf, heureusement que le docteur Steel leur explique pourquoi ce n'est pas lui le père ! Et c'est alors que les larmes, enfouies en moi depuis si longtemps, s'écoulent, libératrices et joyeuses, comme une sorte de chant de vie.

Mary pleure aussi, abondamment, à travers son éternel sourire. Elle ressent la même joie que moi, la même émotion, et me regarde, sans prononcer une seule parole. Je veux la prendre dans mes bras, mais embarrassée par le monde qui s'affaire autour d'elle, seules nos mains se joignent, telle une promesse scellée à vie. Au-delà de la vie, pour la vie, je sais que nous sommes désormais comme les deux doigts de la main, inséparables, et liées comme deux sœurs.

Mais déjà, l'autre bébé paraît, c'est Isa, après Léa, qui réclame elle aussi sa part de mère et de larmes. Et c'est un nouveau cri plus atténué, plus étouffé, un vagissement, un couinement... Si faible, que je m'interroge : Isa, est-ce que tout va bien ? Est-ce que TU vas bien ?

Bien sûr que tout va bien ! Voici d'ailleurs les ciseaux, allez, je coupe une deuxième fois le cordon ombilical, quelle merveille, quelle chance j'ai, de pouvoir faire ce que seuls, en général, les pères (et le corps médical) peuvent se permettre !

Puis, une question pratique m'assaille : comment les tenir toutes deux dans mes bras ? Laquelle dois-je tenir, si je n'en prends qu'une ? Mais je peux prendre les deux, bien sûr, elles sont si petites ! Et que je suis gauche et embarrassée, mon Dieu...

Je les regarde et je m'étonne : comme leur visage est petit, et leurs yeux proéminents, et leur bouche si grande et leur nez si large... Elles ont les yeux grand ouvert, me regardent, me fixent... me (recon)-NAISSENT, c'est sûr !

Elles savent que c'est MOI, leur maman, et pas Mary (pardon, Mary, de parler ainsi, mais c'est si vrai, et si gratifiant, de se sentir mère !), et c'est vers moi qu'elles tendent leurs petits bras, afin de quémander (déjà !) toute mon attention !

Et tout d'un coup, je réalise... j'ai presque oublié Doc, qui attend avec l'impatience qu'on imagine, que l'on vienne le chercher pour la naissance des enfants. Pour des raisons de discrétion, il était invisageable en effet, qu'il soit présent dans la salle d'opération, Mary ayant demandé la présence de son époux. Déjà, les infirmières emmènent nos deux bébés dans la nurserie, pendant que je me précipite hors de la salle en oubliant d'enlever la combinaison et les chaussures de protection, et je cours vers le hall, où je cherche des yeux l'heureux père... Où est-il ? ... Je le trouve en grande

conversation avec la personne habilitée à délivrer les certificats de naissance, avec laquelle il achevait les formalités nécessaires. Je crie : « **Viens vite, ça y est, elles sont nées !** ».

Comme moi, tout à l'heure, il lâche tout, se met à pleurer -de joie-, et me rejoint en courant vers la nurserie.

Nous y passons alors des heures, chacun un bébé dans les bras. Nous les gardons sur nos genoux, nous les regardons dormir, paisiblement dans tout ce brouhaha, alors que les autres bébés pleurent et crient, une vraie cacophonie.

Nous n'osons plus bouger, jusqu'à ce que l'on nous invite, puisqu'elles vont très bien, à les emmener dans notre chambre. Une infirmière nous accompagne pour nous expliquer quoi faire, comment donner le biberon, encourager le rot, changer les couches, les emmailloter...

Eh bien, voyez-vous, ce qui m'a beaucoup étonnée - non, je ne m'en doutais pas, c'était, comprenez-moi bien, ma seule expérience -, c'est qu'un bébé, au début, cela pleure beaucoup et souvent. Surtout la nuit. Quant aux journées elles sont ponctuées par la visite du pédiatre, et celle des infirmières.

Mes filles tentent de téter mon sein chaque fois que je les prends dans les bras, bien serrées, ce qui fait sourire les nurses et le médecin... Instinct, quand tu nous tiens !

Pendant deux jours, nous nous nourrissons à peine. Doc nous rapporte de la cafétéria des plats tout prêts et moyennement appétissants, arborant fièrement à la caisse les deux petits bracelets qui le désignent clairement comme nouveau père. Cela lui vaut la sympathie de ces dames, et (accessoirement) lui permet de ne jamais faire la queue !

Ensuite il retourne bien vite dans notre chambre, au dessus de celle de Mary, à laquelle nous rendons visite régulièrement. Mais deux fois huit biberons et six à dix changements de couches par jour, cela occupe ! Tous les parents de jumeaux le savent... Doc se fait le champion de la couche-culotte et moi l'experte en apaisement des pleurs et... En rots. Nous faisons connaissance, comme tous les nouveaux parents du monde, avec nos enfants.

J'acquiers très vite une réelle dextérité, grâce à une cassette vidéo offerte par l'hôpital. Le « truc », voyez-vous, consiste à soulever le menton avec fermeté, cela produit une réaction immédiate, de libération gastrique, donc... de bien-être, duquel naît le fameux rot.

La séance traditionnelle de photos des bébés est épique. L'infirmière s'emploie à tenir nos bébés éveillés, et moi, je soulève leur menton, comme je sais si bien le faire maintenant, pour qu'on les voie bien de face. C'est important, n'est-ce pas, cette photo sera utilisée pour le passeport ! Dommage que le fond soit un lange - une des rares choses achetées en France -, décoré de vaches batifolant dans un pré. Plus tard, il faudra en refaire une autre.